

Entraîner des séquelles

Ralph Elawani

Number 175 (2), 2020

Nouvelle décennie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94096ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Elawani, R. (2020). Entraîner des séquelles. *Jeu*, (175), 36–40.



Les Voix différentes, texte d'Anne Bryan, en collaboration avec les membres de la P'tite Troupe, mise en scène d'Anne Bryan (la P'tite troupe de L'Arrière Scène, saison 2018-2019).
© Pascale Bourgeois

ENTRAÎNER DES SÉQUELLES

Ralph Elawani

Les arts vivants ne peuvent exister sans publics et sans émulation. Les institutions culturelles y consacrent énergies et initiatives. Regard sur la transmission du virus artistique aux plus jeunes.

La question de la transmission pose avant tout celle de la survie, beaucoup plus que celle de la contagion. L'idée de transmettre le «virus de la culture», au-delà du fait qu'elle convoque un imaginaire médical —corps étranger, symptômes, séquelles—, rappelle la définition que donna un jour André Malraux de la culture, soit «l'héritage de la noblesse du monde». Le développement de nouveaux publics et la transmission dudit virus demeurent des enjeux omniprésents au sein des institutions. Cela présuppose de former non seulement des spectateurs et spectatrices, mais aussi des critiques, des ambassadeurs et ambassadrices, tout comme des artistes; des humains conscients du coût d'une entrée dans le domaine de l'altérité et du sortir de soi.

LES AMBASSEURS ET AMBASSADRICES

Le Club des jeunes ambassadeurs du Théâtre la Bordée existe depuis 2017, soit l'année d'entrée en poste de Rosie Belley, chargée de projets spéciaux et de médiation culturelle. En entrevue, elle explique qu'un grand virage s'est opéré au sein de l'institution de la rue Saint-Joseph, notamment à la suite d'un changement de direction artistique qui a vu Michel Nadeau remplacer Jacques Leblanc: «L'idée était vraiment de faire un théâtre "populaire"; un théâtre citoyen, engagé dans son milieu.» Elle précise que l'idée du Club avait été lancée par sa prédécesseure. «Michel [Nadeau] l'a retenue, en se disant qu'il aurait lui-même pu développer sa passion plus tôt s'il avait eu accès à ce genre d'initiative.»

Depuis trois ans, La Bordée travaille avec un vaste réseau d'écoles. «Le développement de public est un enjeu pour tout le monde», dit-elle. La spectatrice ou le spectateur moyen du lieu est dans la quarantaine. Lors de la saison 2018-2019, 25 365 personnes ont fréquenté le théâtre, qui compte un taux moyen d'occupation de 69%. Cette année, 14 écoles de la région de Québec (cégeps et établissements secondaires privés et publics) prennent part au Club, La Bordée laissant toutefois le mandat jeunes publics au Théâtre les Gros Becs.

«On demande aux enseignant·es de repérer des jeunes dans leurs classes de théâtre, d'art dramatique, de français.» Une fois le recrutement établi, La Bordée invite ces élèves à toutes les avant-premières de la saison. «Nous n'avons ni subvention ni mécène. Nous invitons un concepteur ou une conceptrice, le ou la metteur·e en scène ou son assistant·e, pour montrer aux jeunes comment les gens collaborent pour la création d'un espace. Les membres de l'équipe parlent parfois de leurs parcours. Cela permet aux étudiant·es de constater les virages dans les carrières; souvent, les jeunes veulent devenir comédien·nes.»

Les soirs de spectacle, le rituel dure environ trois quarts d'heure. «Je discute ensuite avec les deux ambassadeurs qui vont participer au balado.» Le programme du Club prévoit cinq émissions par saison. Dix jeunes (deux par balado) prennent part au projet réalisé de concert avec CKIA, la radio communautaire

de Québec. «Cette année, le projet a pris de l'ampleur. La première année, on avait 16-18 jeunes. L'année dernière, 20-22, cette année, 28. On remarque l'assiduité, il y en a qui s'impliquent beaucoup.»

LES SPECTATEURS ET SPECTATRICES

De l'avis de Marie-Claude Hamel, directrice des communications et du marketing chez Duceppe, ce n'est ni un secret ni un fait exclusif à son institution que les jeunes représentent une portion minime des salles: «Plus ils sont jeunes, plus ils sont difficiles à aller chercher.» En réponse à ce débalancement démographique, depuis 2018, grâce à un partenariat avec Hydro-Québec, les spectatrices et spectateurs de 18 à 35 ans peuvent acheter jusqu'à deux billets au prix correspondant à leur âge. Un forfait baptisé «Ton âge = ton prix». «Nous voulions refléter le pouvoir d'achat de la jeunesse. Ce que nous aimions dans cette formule, c'était l'idée d'apprendre à attribuer une valeur à la culture.» L'acheteur ou l'acheteuse doit se préinscrire et obtenir un code promo. La première année, Duceppe a cumulé quelque 1 400 inscriptions. «Cette année, on en a eu 1 500. On voit un certain portrait se dessiner [la moyenne d'âge plafonnant entre 24 et 29 ans]», précise Marie-Claude Hamel.

Par ailleurs, inspirés du concept écossais *a play, a pie and a pint*, les 5 à 7 de Duceppe présentent de courtes pièces en un acte dans les coulisses du théâtre. Pour un billet vert, les membres de l'assistance ont aussi droit à une

collation et à une bière. Ces spectacles, dont le public cible est avant tout les jeunes, sont produits par de petites compagnies cumulant 10 ans et moins d'expérience. « Nous nous engageons à les soutenir autant sur le plan administratif que pour la production. » Ce laboratoire invitant le public à « venir prendre un coup de théâtre » a récemment présenté *Toutes les choses parfaites*, de Duncan Macmillan, ainsi que *Le Loup*, de Nathalie Doummar — autrice en résidence, grâce à la Fondation Jean Duceppe¹.

LES ARTISTES

Pour Sophie Labelle, directrice artistique de la Maison Théâtre, il a toujours été clair que le milieu a le désir que les jeunes publics aient accès à des œuvres de qualité. Initiative conjointe de son établissement, de l'École de théâtre professionnel du Collège Lionel-Groulx, du Centre des auteurs dramatiques et de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, le concours d'écriture de la Maison Théâtre vise à « former une relève en théâtre pour les jeunes publics, de l'écriture à la production ». Celui-ci, dont le premier lauréat fut Olivier Choinière, en 2001-2002, participe donc à cet objectif d'offrir des œuvres ambitieuses et intelligentes. La directrice rappelle néanmoins que le théâtre jeunesse est un écosystème bien particulier : « Ça occupe un territoire, ça tourne à l'international, mais c'est un milieu fragile, qui fait beaucoup avec peu. » Selon elle, de tous les lauréat-es du concours, David Paquet est sans doute celui dont la création dure le plus : « J'ai vu ses pièces depuis ses débuts, celle qui a la vie professionnelle la plus longue, c'est *2h14*. Et l'écriture pour les jeunes publics fait maintenant partie de sa pratique. »

Fait intéressant, l'un des grands enjeux auxquels fait face le théâtre jeunesse, selon Sophie Labelle, est la diversité : « Les artistes de "la diversité", on n'en trouve

presque pas dans ce milieu... » Elle explique cependant que l'association Théâtres Unis Enfance Jeunesse s'est donné pour mission de créer des vocations, de faire connaître la pratique aux nouveaux arrivants.

Du côté de l'opéra, le programme Jeunes Ambassadeurs Lyriques, mis sur pied en 1994 par le Théâtre Lyrichoregra 20, aide des artistes lyriques canadien-nes à lancer une carrière internationale. En entrevue, Alain Nonat, loquace directeur général et artistique de la compagnie, explique qu'il a monté l'initiative, à l'époque, avec le soutien de la Banque Royale. Depuis, ce ténor qui bénéficie d'un réseau élargi en Asie et en Europe invite chaque année des programmateurs de partout à engager ses jeunes artistes : « Nous allons chercher de 90 à 120 chanteurs et chanteuses. Nous en présentons entre 10 et 15 chaque année à des directeurs et directrices [de salles ou de festivals]. Nous leur permettons de voyager à l'étranger, en couvrant de 65 à 100 % des coûts de transport et en leur offrant des indemnités quotidiennes. »

M. Nonat indique que son réseau s'étend à 26 pays : « J'ai fait des concours de musique tchèques et slovaques. Nous avons organisé des activités avec la Russie et avec l'Italie. Depuis 10 ans, je fais par ailleurs des *master classes* en Chine. Pendant 12 ans, nous avons également maintenu un programme qui s'appelait Si l'opéra m'était conté..., par lequel près de 200 000 enfants sont passés. » Une réussite que M. Nonat place parmi ses bons coups, comme la création du Pavillon de l'Opéra à Terre des Hommes, en 1980.

LES CRITIQUES

Depuis une dizaine d'années, L'Arrière Scène permet aux jeunes de sa P'tite troupe de prendre part au projet Jeunes critiques. Serge Marois, fondateur et directeur artistique, considère qu'un-e artiste a le devoir d'assister aux manifestations de son milieu. « Nos jeunes vont voir les spectacles que nous présentons. Ils analysent le jeu,

les décors, le texte, la mise en scène. Ils approfondissent toutes les facettes du métier. À la fin de l'année, ils décernent des mentions spéciales et choisissent l'œuvre qu'ils ont préférée. »

Cette formation, aux yeux de Serge Marois, permet notamment d'éduquer le public : « Un bon spectateur, c'est quelqu'un de disponible et d'ouvert ! On essaie de présenter une diversité de genres et de contenus. Les jeunes ont la chance de voir tous les spectacles et d'ouvrir leurs œillères. » Le projet s'adresse à des adolescent-es de 13 à 17 ans. « Grâce à une entente, leurs analyses sont publiées dans le journal régional, ils ont la chance d'aller discuter à TVR-9, la télé communautaire de la Vallée-du-Richelieu. C'est une grande école de socialisation et [de prise de conscience] de l'altérité. »

Hors des murs des institutions, plusieurs revues culturelles ouvrent leurs pages à la jeune critique. Si la revue *Relations* invite les étudiant-es universitaires de 18 à 30 ans à participer à son concours d'écriture Jeunes voix engagées, la revue *Esse* fait quant à elle une place à la relève québécoise depuis 2003 avec son concours Jeunes critiques. Sylvette Babin, rédactrice en chef, également artiste de performance, explique : « Nous avons remarqué qu'un grand nombre des jeunes auteurs et autrices qui soumettaient spontanément des textes venaient de l'Europe francophone [la revue n'était pas encore bilingue à l'époque], et il nous importait de contribuer à la formation d'un bassin d'auteurs et d'autrices d'ici. » D'ailleurs, certain-es professeur-es utilisent parfois le concours de la revue comme exercice d'écriture, ce qui peut influencer d'une année à l'autre le nombre de propositions que celle-ci reçoit d'étudiant-es du premier cycle universitaire.

Selon Babin, le style critique n'a pas significativement évolué au cours des 20 dernières années : « Il y a peut-être une tendance à écrire dans un style plus personnel, ou plus intime, qui tend à se

1. En plus de remettre une bourse de 15 000 \$ aux autrices et auteurs, la Fondation leur offre un budget de 5 000 \$ pour l'organisation de lectures publiques.



Les 28 membres du Club des jeunes ambassadeurs (saison 2019-2020) du Théâtre la Bordée. © Atwood Photographie



La Forêt des possibles d'Andréanne Joubert (lauréate de la 10^e édition du concours Le théâtre pour les jeunes publics et la relève), mise en scène par Simon Boulerice (production de l'École de théâtre professionnel du Collège Lionel-Groulx, 2018). © Marie-France Falardeau

développer, mais ce n'est pas une constante. Cela dit, en parallèle du style, les contenus et les préoccupations sociales se transforment de façon plus évidente.» Sur les 24 personnes publiées dans le cadre du concours Jeunes critiques, au moins le tiers a refait paraître des textes dans *Esse*.

Alors que le critique et commissaire Nicolas Mavrikakis prenait en février dernier le micro à l'émission *Dans les médias* pour souligner le manque de couverture des arts visuels au Québec, et que Benjamin J. Allard, animateur d'une émission consacrée aux arts visuels sur les ondes de CIBL, faisait circuler une pétition sur le web affirmant que Radio-Canada ne respecte pas ses normes et pratiques journalistiques en matière de couverture des arts visuels², Sylvette Babin précise quant à elle que ce n'est certainement

pas parce que les médias généralistes manquent de bonnes voix (jeunes ou chevronnées) que cette situation persiste: «C'est plutôt une tendance bien installée qui pousse [ces médias] à s'intéresser davantage aux autres formes d'art, aux dépens des arts visuels — et, ultimement, à réduire l'espace accordé à la culture en général. Je n'ai aucun doute que, si de l'espace était créé pour les arts visuels, ils n'auraient aucun souci à trouver des auteurs et autrices enthousiastes et de grande qualité.»

Évidemment, ce genre de frilosité participe du grand jeu à somme nulle de la visibilité médiatique et des enjeux de rentabilité. La transmission du «virus des arts vivants» n'assure pas la longévité à ceux et celles qui le contractent, mais des retombées permanentes peuvent évidemment être espérées. •

2. «Pour une meilleure représentation des arts visuels à Radio-Canada». Pétition adressée en janvier 2020 à Michel Bissonnette (vice-président principal, Services français, Radio-Canada) et à quatre autres membres de la direction de Radio-Canada. Au moment d'aller sous presse, près de 11 000 personnes avaient signé la pétition.

Ralph Elawani est journaliste, écrivain et directeur littéraire.